

Ils ne vont qu'où les pousse le vent
et, sitôt là, flairent l'espace
en quête d'un nouveau souffle à suivre

voyagent
dans l'ordre du sable et de l'éboulement,
sans ordre, sans but, sans repères
– tombant sans cesse vers l'avant
même leurs morts, au cimetière
vont face contre terre.

*

Ils n'entrent qu'en des maisons sans portes
lorsqu'ils en sortent
c'est que l'étendue n'y est plus

bâtissent
dans l'ordre du sable et de l'écroulement
sans toit, sans piliers, sans parois
– un peu de feu entre trois pierres
puis s'en vont, laissant pour d'autres
les pierres et le peu.

*

Ils marchent comme d'autres respirent
on dit qu'ils ne s'arrêtent
que pour rendre le dernier soupir

pullulent
dans l'ordre du sable et de l'épuisement
sans projet, sans espoir, sans regret
– faisant l'amour dans la poussière
puis oubliant, confiants
que la poussière se souviendra.

*

Ils prient
dans l'ordre du sable et de l'écoulement
sans idoles, sans prêtres, sans temple
– une pincée de terre, émiettée dedans l'air
puis continuent, s'imaginant
que s'ils n'avaient fait la prière
l'air et le sol finiraient là ;

ils ont des dieux de cinq couleurs
– ou plutôt, voyant l'arc-en-ciel
ils savent que les dieux existent
et leur font signe d'approcher.

Pour la marche ils ont un chant
sans rythme ni paroles, lancinant,
continu – qui l’entend
s’imagine: c’est le vent.

Respectent un ordre invariable
– hommes, jeunes, femmes, enfants,
vieillards enfin – et pourtant
cela semble du sable.

D’un pas ni rapide, ni lent
mais égal, tranquille, incessant
– un laboureur, le percevant
se dira: c’est le temps.

Suivant des routes inconnues
sans un repère à l’horizon:
vers nulle part, dirait-on
– et c’est l’étendue.